Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 12 (1937-1938)

Heft: 3

Artikel: Inauguration de l'exposition iconographique et documentaire : organisé par la bibliothèque cantonale

Autor: Perrochon, Henri

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870056

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

INAUGURATION DE L'EXPOSITION ICONOGRAPHIQUE ET DOCUMENTAIRE

ORGANISÉE PAR LA BIBLIOTHÈQUE CANTONALE

CAUSERIE DE M. HENRI PERROCHON
Docteur ès lettres

LAUSANNE EN 1837

Passer en revue tous les documents que la direction de la Bibliothèque cantonale a eu l'heureuse idée de réunir à l'occasion de ce centenaire, serait inutile et fastidieux. Aussi n'est-ce pas un commentaire que je vous présente, mais un rappel de ce que fut Lausanne en 1837.

Petite ville de 14.000 habitants à peine. Petite ville campagnarde où partout des vignes et des vergers formaient un décor agreste. La ville elle-même avait conservé son aspect d'autrefois. Si les portes que naguère l'on fermait à la tombée de la nuit avaient presque toutes disparu, il y avait encore sur les places des fontaines, où les ménagères venaient s'approvisionner d'eau et échanger les potins du jour. Sur les pavés inégaux des rues étroites, les diligences grinçaient, tandis que les postillons à la livrée brune et au collet vert faisaient retentir l'air des claquements de leur fouet et lançaient des œillades provocantes à celles qui admiraient leur dextérité. Sur le chemin d'Ouchy, à la pente rude, grimpait la théorie des petits ânes chargés de sable, dont une fontaine récente rappelle le souvenir.

Aux pentes des collines, arbres et bosquets faisaient une parure verte. Çà et là, comme à la Madeleine, un pont de bois

traversait le ruisseau. Bien des maisons avaient leur écurie attenante, leur four où cuisait, le samedi, le pain familial pour la semaine ; et dans la cour un poulailler où se prélassaient un coq et ses compagnes, à l'ombre du mûrier aux lourds fruits noirs. Les cours étaient le cadre de maint acte de la vie ménagère : les lessives, et, à l'aube d'un matin gris de novembre, la « boucherie ». Rien ne renseigne mieux sur certains aspects de la vie de Lausanne à cette époque que les annotations, d'un crayon à demi effacé, dans les marges de quelque *Almanach du Messager boiteux*, ou dans un de ces petits carnets à couverture rose ou bleu pâle et à tranches dorées, où les dames inscrivaient les menus faits de leur existence mondaine et domestique. Parmi les rappels d'invitations ou d'anniversaires, on trouve non seulement les mentions de lessives, de « boucherie », mais « semé reines-marguerites - transplanté œillets - fait gelée avec pommes tombées (réussie) - cueilli dernières roses. Gel. » Lausanne était la cité des jardins et des fleurs, la cité des parcs ombreux et des berceaux de jasmins aux étoiles blanches.

Tout à l'entour de la petite ville, cachées dans les arbres, il y avait des maisons chargées d'histoire. Beauregard, où chez les Huber, Joseph de Maistre s'était souvent rendu à travers les sentiers, avec ses bas gris et sa petite lanterne. Rosemont, où Angélique de Charrière avait tenu salon de beaux esprits, fait partir des mongolfières ou dressé des porcs savants. La Chablière, riche en souvenirs des Constant. Mon Repos, qu'avait illustré Voltaire. La Grotte et ses acacias, à l'ombre desquels Gibbon avait écrit son œuvre. Clos de Bulle, lieu de rencontre, et où, certain soir, Caroline Ruchet était arrivée tout émue, car jusqu'au portail M. de Chateaubriand l'avait accompagnée, en lui offrant son bras et son parapluie. Le Denantou d'Haldimand, et plus loin le Vennes de Mme de Montolieu, le Mézery de Mme de Staël. De la fenêtre de son cabinet de travail, à la rue St-Etienne, Vinet pourra bientôt contempler, par-dessus quelques toits, un océan de verdure. L'influence de cette nature proche maintenait un équilibre précieux. Pas d'airs prétentieux, ni de fausse élégance. Une

atmosphère de campagne s'associait à l'urbanité des mœurs. Ce charme-là, Sainte-Beuve l'a subi, lorsqu'il se couchait en plein champ d'esparcettes, lorsqu'il parcourait les bois de Rovéréaz aux derniers jours d'automne, et écoutait

Craquer l'orme noueux et mugir les autans,
Dans le feuillage mort qui roule et tourbillonne.

Petite ville, où chacun se connaissait, où l'on était curieux des aventures du voisin, et surtout de celles de la voisine, friand des scandales, à l'affût de bavardages souvent peu bienveillants. Des yeux fureteurs étaient postés derrière les fenêtres, et sur le fameux banc vert — le banc des moqueurs du café Morand, à la rue de Bourg, ce café où Alexandre Dumas dégusta les meilleures glaces de sa vie — des habitués redoutables dévisageaient passants et passantes. Et l'on sait que Sainte-Beuve, et même les personnages de son *Port-Royal*, y furent l'objet de commentaires, d'imitations, de persiflage, pas toujours très spirituels d'ailleurs.

Petite ville, aux classes sociales tranchées, parquées même. A la Cité, des intellectuels, avocats, pasteurs, professeurs, qui commençaient à envahir les collines voisines, puisque Marterey, Etraz rappellent Charles Monnard et Juste Olivier. A la rue de Bourg, les nobles. Saint-Laurent groupait autour des Rivier une bourgeoisie austère. A la place du Pont, les Francillon, les Mercier, les David, les Marcel formaient un milieu préoccupé d'affaires et animé d'esprit public.

Lausanne n'était plus la ville cosmopolite et brillante du siècle de Suzanne Curchod. Seuls, Clavel de Brenles, F.-C. de La Harpe, le doyen Bridel pouvaient s'en souvenir. Mais la colonie anglaise était prospère et bientôt Dickens viendra l'illustrer. Il y avait aussi de France des familles légitimistes, les La Rochejaquelein à Sainte-Luce, les Lucinge à Béthusy, et quelques Allemands, comme les philologues Wiener et Soldan, qui, avant de faire carrière dans l'enseignement officiel, étaient encore maîtres à l'institut Isler à la Solitude.

Petite ville, moins divisée par les questions politiques — elle

l'a été, elle va l'être, mais en 1837, Jaquet, Druey, Ruchet, de Miéville vivent dans une paix relative — que par les discussions religieuses. Certains salons se sont transformés en oratoires ; jusque dans les arrière-boutiques, on disserte sur la grâce et la nouvelle naissance. Des anathèmes s'échangent. Les vieux voltairiens ricanent. Et tandis que d'aucuns cherchent à concilier le whist, le boston et une religion raisonnable, d'autres proscrivent la danse, le théâtre, l'art même, comme autant de pièges de Satan. Si le Réveil est alors générateur d'œuvres sociales, de dévouements, il dégénère parfois en une casuistique curieuse. Vous connaissez le cas de cette demoiselle qui, comme le faisaient alors les personnes âgées, portait sous son bonnet un tour de cheveux avec des papillotes. Soudain, elle eut l'idée que se parer ainsi était commettre le péché d'orgueil, et se rendre coupable de tromperie. Elle abandonna le tour et les papillotes. Condamnée à ramener chaque matin sur son front les rares cheveux qui lui restaient, elle perdait un temps qu'elle aurait pu employer à des devoirs de charité, à des exercices de piété : péché de dissipation. Et elle devait se coiffer longuement devant une glace : nouveau péché d'orgueil... Elle confia ses peines à son conducteur spirituel, un excellent pasteur, qui fut fort perplexe, et qui témoigna d'autant plus de sympathie à sa pénitente que, portant perruque et ayant à ses faux cheveux des mèches frisottantes, il craignait que ses ouailles l'obligeassent à y renoncer.

Préoccupations pieuses, prosélytisme. Sainte-Beuve n'apparaît-il pas à plusieurs comme une conquête possible, une âme à convertir, une âme à sauver ?

Petite ville, « petit monde à part, a dit Sainte-Beuve, peu tourné vers Paris ». Davantage vers l'Angleterre et l'Allemagne. Et pourtant, les tirades d'*Hernani* ont trouvé ici des déclamateurs. Certes, les romans « trop fameux », pour reprendre l'expression de Vinet, de George Sand y faisaient scandale, malgré les gentianes bleues qu'avait offertes à l'auteur le jeune Juste Olivier. On préférait chanter le *Rêve d'un mousse* de Mme Desbordes-Valmore, ou telle romance d'Emile Des-

champs, et redire la *Sainte Alliance des peuples*. Comme Béranger, Casimir Delavigne soulevait l'enthousiasme, et Lamartine : « O lac, rochers muets... ». On lisait avec émotion les vers où Guiraud narre l'histoire touchante du petit Savoyard et de sa marmotte, celle où Andrieux montre Fénelon à Cambrai, regrettant peu la cour et ramenant au pauvre laboureur une vache égarée. Dans les *Consolations* de Sainte-Beuve, comme l'a si bien écrit M. René Bray dans son remarquable et récent ouvrage, on aimait une poésie simple, adonnée aux thèmes moraux.

Et tout le monde rimait, non seulement les Olivier et leurs disciples, Monneron, Durand, mais les plus graves personnages, et Vinet, et Charles Monnard qui donnait à sa servante de précieux conseils :

Jeannette, apprêtez-vous à faire une lessive.
Voici bas et mouchoirs, mais soyez attentive,
Et n'allez pas ternir les couleurs du foulard
Qui doit briller au cou du professeur Monnard.
Pour les tissus légers, suffit un savonnage...

Je ne sais si Jeannette, comme certaine cuisinière veveysanne, sa contemporaine, à la muse satirique il est vrai, répondit en alexandrins.

Petite ville que la passion de s'instruire animait. Depuis le bon M. Manuel, un « Socrate chrétien », qui faisait le tour des cabinets de lecture pour lire tout ce qui paraissait : ce qu'il avait lu une fois, il s'en souvenait toujours — au petit Eugène Rambert, qui passait une nuit merveilleuse, « jusqu'à l'aube blanchissante », à dévorer *Paul et Virginie*, et qui, à force d'économie parvenait à amasser quelques batz pour acheter les tragédies de Racine. « Je les tenais, je les serrais, je ne pouvais assez me persuader que j'avais enfin mon Racine. »

Curiosité qui dépassait le roman ou la poésie, qui s'étendait à l'histoire. 1837, ce fut la fondation, par des Vaudois, de la Société d'histoire de la Suisse romande, et les bases en furent jetées à la Borde, chez Vulliemin. Curiosité qui s'étendait aux sciences, aux questions d'éducation surtout : 1837, ce fut

la création de l'Ecole normale pour institutrices, sous la direction de Caroline Chavannes ; l'ouverture à l'Ecole normale des régents, que Victor Cousin venait d'admirer, d'une classe d'application, avec comme maître le père d'Eugène Rambert. 1837, ce fut la fondation par la ville d'une école moyenne, aujourd'hui Collège scientifique. C'était enfin l'élaboration d'une nouvelle loi qui va régir l'Académie, créer le Gymnase, établir trois facultés sur un pied d'égalité, sortir le vénérable établissement de l'état de langueur et de désertion dans lequel il était tombé, ouvrir des chaires nouvelles.

L'Académie de 1837, c'était encore Porchat, le poète intarissable, Develey, le mathématicien, romancier à ses heures, brave homme gai et simple ; c'était Pidou le juriste et le chimiste Mercanton. Et le pasteur Ricou, fier d'avoir su bien marier sa fille. Si Leresche, dernier bienfait de Leurs Excellences, venait d'abandonner un enseignement solide et savant pour prendre sa retraite au milieu de ses chats favoris, Dufournet, le disciple préféré du doyen Curtat, demeurait le grand maître en exégèse. Vinet a dit ses mérites pédagogiques ; mais ni ceux-ci, ni la coupe impeccable de ses redingotes et la blancheur immaculée de ses cravates, ni sa manière de valser avec gravité dans les salons, ni son habileté à éviter tous les écueils, ne diminuaient la crainte qu'il inspirait à ses étudiants. Ils l'avaient surnommé Vitringa, et certains, peu férus d'érudition, prenaient ce vocable pour un synonyme ou un prénom d'Attila. Et c'était Gindroz, dont la part dans l'élaboration de la loi nouvelle fut grande,

Le bon petit Gindroz qu'on rencontre souvent
Arpentant Montbenon d'un pas tranquille et lent ;

écrivait un anonyme, qui l'admirait beaucoup ;

Il est aimé de tous, sans aucune exception,
Et chacun le chérit, et goûte ses leçons.

1837, ce fut l'appel à Vinet, l'invitation à Sainte-Beuve.

Toute une jeunesse, aux « entretiens de feu », selon le mot de Lèbre, se groupait autour de Charles Secretan et de ses projets de *Revue suisse*. Par les aspirations, le zèle, l'âge aussi, cette jeunesse était près de ses maîtres. Dans le salon des Olivier, elle s'imprégnait d'un idéal de beauté et de talent ; chez les Charles Monnard, en dégustant de délicieux pâtés à la francfortoise, elle admirait des hôtes illustres ou se passionnait d'idées ; chez Louis Vulliemin, autour de l'arbre illuminé, le 31 décembre, elle écoutait le chant qu'avait écrit pour la circonstance, Mme Guisan-Gonin, la Muse pieuse de la Pontaise :

Joli sapin, tout brillant de lumière,
De te revoir que nous sommes joyeux...

et contemplait Sainte-Beuve, bon enfant, recueilli. De ce Sainte-Beuve, elle suivait le cours avec une assiduité remarquable et sans rien perdre du spectacle de l'auditoire, puisque au pied de la chaire de l'historien des Solitaires, des idylles se sont nouées, et que le célibataire endurci aurait pu terminer ses leçons non par un « Amen », comme les ennemis des mômiers l'auraient volontiers accusé de faire, mais par un « ô Hymen ! ».

1837 fut vraiment pour Lausanne une année faste. Des projets éclosent, dans les domaines les plus divers. Début de la réalisation du plan d'extension de Pichard, qui dotera la ville de son Grand-Pont et d'artères nouvelles. Projet de réunir le Léman au lac de Neuchâtel par un chemin de fer. Lancement de bateaux qui doivent montrer aux Genevois qu'en progrès lacustre, ils sont dépassés. Fièvre de construction qui fait écrire à Vinet : « Je hais ces nouveaux bâtiments qui partout autour de Lausanne interceptent la vue et engloutissent la campagne. »

Senteurs champêtres, décor rustique, ardeurs pieuses — notre romantisme fut théologique, aspirations poétiques, vie intellectuelle, désir de réalisation dans des activités différentes, tous ces élans, tous ces rêves, tous ces projets, cette attente qui aura ses exaucements et ses déceptions, constituent le climat du Lausanne d'il y a cent ans. Si l'on veut s'en pénétrer

pour le mieux connaître, il suffit de feuilleter le *Canton de Vaud*, que Juste Olivier écrivait précisément à cette date, ce *Canton de Vaud* qui, malgré ses lacunes ou ses redites, est le plus beau des hymnes chantés à la gloire de notre petit pays.

Il est temps, Mesdames et Messieurs, que je m'arrête, pour que vous puissiez contempler à loisir et au gré de vos préférences les sites de ce Lausanne de 1837, les physionomies des hommes qui l'ont illustré, les éditions de leurs œuvres, leurs manuscrits... Cette exposition, que l'érudition de M. le directeur Roulin et de ses collaborateurs a faite si riche, présente plus d'une pièce remarquable : un Pascal annoté par Sainte-Beuve, le précieux *Agenda* de Vinet, le délicieux portrait de Laure Gély, « la Beauté de la Palud », une histoire manuscrite de Port-Royal à l'iconographie curieuse, l'adresse de félicitations adressée à Monnard à l'occasion de sa ferme attitude dans l'affaire du prince Napoléon... Je voulais simplement vous aider à considérer les documents et les tableaux ici réunis, non comme des objets de musée, des restes d'une ère révolue, mais des témoins d'un temps qui fut différent du nôtre certes, qui par certains de ses aspects peut nous paraître déjà lointain, d'un temps qui ne manqua pas de grandeur parce qu'il fut riche en généreux espoirs et en nobles ambitions, parce qu'il ne refusa pas son audience — une audience passionnée — aux problèmes éternels.